



**HAL**  
open science

## Lectures (dé)coloniales des vikings

Pierre Bauduin

► **To cite this version:**

Pierre Bauduin. Lectures (dé)coloniales des vikings. Cahiers de civilisation médiévale, 2016, 59/1 (233), pp.1-18. hal-01428628

**HAL Id: hal-01428628**

**<https://hal.science/hal-01428628>**

Submitted on 3 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ISSN: 0007-9731

59<sup>e</sup> Année - Janvier-Mars 2016

*Revue trimestrielle*

*cahiers*  
*de*  
*civilisation*  
*médiévale*

*X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*

CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE CIVILISATION MÉDIÉVALE

POITIERS

Pierre BAUDUIN

## Lectures (dé)coloniales des vikings<sup>1</sup>

### RÉSUMÉ

La colonisation implique deux ordres de faits ressortissant l'un du peuplement et l'autre de la sujétion, qui souvent, mais pas systématiquement, se rencontrent et prennent des formes différentes selon les contextes et les objectifs de ceux qui les ont initiés. Le fait colonial a fait l'objet d'une importante réflexion pour la période médiévale, en s'interrogeant sur les liens éventuels entre la « colonisation médiévale » et celles des périodes ultérieures. L'emploi des mots, « colonie », « colonisation », et à plus forte raison « colonialisme », associés ou non avec « Empire » et « impérialisme », dans le contexte médiéval, suscite des débats plus ou moins intenses selon les auteurs ou les courants historiographiques. L'objet de cet article est de s'interroger sur l'influence éventuelle de ces débats sur les analyses de l'expansion de peuples scandinaves à la période viking (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle). Y-a-t-il dans les sources une terminologie ou un discours qui a pu fonder une écriture de l'expansion viking en terme de « colonisation » ? Dans quel sens les historiens modernes, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ont-ils employé le mot « coloniser » ou ses composés (colons, colonies) lorsqu'ils ont appliqué ce vocabulaire à l'expansion scandinave ? Cette terminologie s'est-elle montrée perméable aux évolutions des problématiques concernant le fait colonial dans l'histoire et dans l'historiographie récentes ? Dans quelle mesure peut-on parler aujourd'hui d'une « déconstruction » voire d'une « décolonisation » du phénomène viking ?

### ABSTRACT

The process of colonisation involves both settlement and subjection, which often, though not always, follow one after the other and take different forms according to the context and the aims of those responsible for them. Colonialism has been the subject of various studies with regards to the Middle Ages, in particular in relation to the possible links between « medieval colonization » and that of later periods. The use of words such as « colony », « colonization » and especially « colonialism », associated (or not) with concepts such as « Empire » and « imperialism » in the context of the Middle Ages, has been the subject of sometimes intense historiographical debate. The aim of this article is to examine the possible influence of these debates on our understanding of the expansion of the people of Scandinavia during the Viking Period (8th-11th centuries). Is it possible to find in the sources terminology or a discourse that allows one to view the Viking expansion in terms of « colonization »? In what sense have modern historians, since the 19th century, used the term « to colonise » or its compound forms (colonists, colonies) when speaking about the Scandinavian expansion? Has the use of this terminology changed along with attitudes towards colonialism in more recent historiography? Finally, to what extent can we talk today of a « deconstruction », or rather a « decolonization », of the Viking phenomenon?

1. Cet article est une version remaniée d'une communication présentée au séminaire « La colonisation de l'Antiquité à nos jours : état des lieux et perspectives de recherches. 1- Coloniser », à l'Université de Nantes (27 novembre 2012) puis développée au séminaire « Représentations modernes et contemporaines des Nordes médiévaux », à l'Université de Lille 3 (23 janvier 2015).



## Introduction

« Colonie » ou « colonisation » renvoie communément à deux grandes catégories de faits : une implantation humaine plus ou moins durable et organisée sur un espace donné ou conquis consécutif à une migration, volontaire ou contrainte, individuelle ou plus souvent collective<sup>2</sup> ; un phénomène qui induit la sujétion ou la domination politique, économique et culturelle<sup>3</sup> d'un territoire et de sa population par des nouveaux venus, impulsé par une puissance extérieure et à l'initiative d'acteurs privés ou étatiques. La colonisation implique ainsi deux ordres de faits ressortissant l'un du peuplement et l'autre de la sujétion, qui souvent, mais pas systématiquement, se rencontrent et prennent des formes différentes selon les contextes et les objectifs de ceux qui les ont initiés.

Selon les situations qu'ils examinent, les traditions historiographiques ou les écoles auxquelles ils se rattachent, les historiens mettent en exergue les processus de domination (et de rejet) induits par la colonisation, le rôle de la puissance publique, les motivations et les formes prises par le fait colonial. J'ajouterais que la colonisation s'inscrit comme un fait mémoriel sensible des communautés qui l'ont initiée ou subie et, comme tel, peut être sujet à des manipulations à des fins identitaires et/ou territoriales. Cette sensibilité rend l'étude, et l'usage même du concept de colonisation difficile, à différents points de vue, de la sémantique utilisée aux sources documentaires qui nous la font connaître, et l'expose particulièrement, depuis quelques décennies, à des phénomènes de décentrage (par rapport à un centre, souvent européen) et de déconstruction du discours jugé dominant.

Les questions récemment (2012) mises au concours de l'enseignement secondaire en France en histoire ancienne sur les « diasporas grecques » et en histoire contemporaine sur les « sociétés coloniales » entre 1850 et 1950<sup>4</sup> sont venues rappeler que les phénomènes de « colonisation » sont un sujet qui suscite tout à la fois des questions sur la terminologie employée et sur les orientations données par l'historiographie récente. Les synthèses publiées sur les diasporas grecques posent presque toutes la question de l'usage des termes « colonisation » et « diaspora ». L'usage du premier, appliqué à l'Antiquité grecque est discuté, en raison de son anachronisme – car trop connoté avec des réalités d'une histoire récente – ou en raison de son insuffisance à englober l'ensemble des phénomènes de mobilité des populations dans le monde grec<sup>5</sup>. On a pu suggérer, à la suite des travaux de Roland Étienne, qu'il était temps de « décoloniser » le vocabulaire et qu'il pouvait être utile d'utiliser le terme « diaspora », censé être plus neutre, mais qui là aussi fait l'objet de débats<sup>6</sup>.

Il est délicat de projeter ou de plaquer des questionnements et des problématiques élaborés pour des situations antiques ou modernes et contemporaines pour la période médiévale, et plus particulièrement pour ce qui concerne mon propos, au mouvement d'expansion des peuples scandinaves aux VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles.

2. Dans l'« Introduction » du volume sur *The Expansion of Central Europe in the Middle Ages*, N. BEREND (éd.), Farnham, Ashgate/Variorum (*The Expansion of Latin Europe, 1000-1500*, 5), 2012, p. XVII-XXXVI, le terme colonisation est fréquemment employé dans un sens général pour englober les phénomènes de migration, de peuplement, de mise en valeur du sol, de création et d'organisation des habitats ruraux ou urbains, et des transformations juridiques et sociales qui accompagnent ce mouvement. Dans le même ouvrage, l'article de Richard Koebner (« The Settlement and Colonisation of Europe », p. 39-59) envisage la colonisation (qu'il distingue mal de *settlement*) principalement comme l'installation sur des terres acquises par des nouveaux venus : c'est plutôt dans le sens de *expansion of rural settlement* (p. 53), que le terme est envisagé. Dans un même ordre d'idées voir l'entrée « Landesausbau und Kolonisation » du *Lexikon des Mittelalters*, t. V, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler, 1999, col. 1643-1653.

3. Ainsi pour M. Balard, qui reprend les caractéristiques données par Paul Leroy Beaulieu au XIX<sup>e</sup> siècle (*De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1874). Le premier implique une sujétion du territoire conquis, le second se traduit souvent par un processus d'accaparement des terres et une production orientée vers les besoins de la puissance colonisatrice et le dernier entraîne habituellement l'imposition de la langue, de la civilisation, voire de la religion, du colonisateur (M. BALARD, « Colonisation et mouvements de population en Méditerranée au Moyen Âge », in *Les Échanges en Méditerranée médiévale. Marqueurs, réseaux, circulations, contacts*, É. MALAMUT et M. OUFELLI (éd.), Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2012, p. 107-120, à la p. 107).

4. « Les diasporas grecques du VIII<sup>e</sup> siècle à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Bassin méditerranéen, Proche-Orient) » ; « Les sociétés coloniales à l'âge des Empires : Afrique, Antilles, Asie (années 1850-années 1950) ».

5. Voir notamment les manuels de A. AVRAM, *Les diasporas grecques du VIII<sup>e</sup> siècle à la fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (Bassin méditerranéen, Proche-Orient)*, Paris, Bréal, 2012, p. 12-18 ; de S. BOUFFIER (dir.), *Les diasporas grecques du détroit de Gibraltar à l'Indus, VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.-fin du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.*, Paris, SEDES, 2012, p. 5-10 ; et de C.-G. SCHWENTZEL (dir.), *Les diasporas grecques VIII<sup>e</sup> - III<sup>e</sup> s.*, Neuilly, Atlande, 2012, p. 15-19.

6. S. BOUFFIER (dir.), *Les diasporas grecques...* (op. cit. n. 5), p. 7.



Rappelons cependant que le fait colonial a fait l'objet d'une importante réflexion pour la période médiévale, en s'interrogeant sur les liens éventuels entre la « colonisation médiévale » et celles des périodes ultérieures. Ces travaux envisagent généralement la seconde partie du Moyen Âge et principalement l'espace méditerranéen ou l'Europe centrale et les rivages de la Baltique. Ainsi, les trois colloques publiés entre 1989 et 1998 par Michel Balard et Alain Ducellier<sup>7</sup>, s'accordent à considérer les différentes entreprises menées comme « les prémices médiévales de la colonisation moderne »<sup>8</sup>. Ils soulignent également la nécessité de prendre en compte la diversité des acteurs (individus, groupes, communautés) et des formes prises par la colonisation<sup>9</sup> et s'interrogent sur les éléments de (dis)continuité entre les périodes médiévale et moderne, par exemple sur le plan religieux (comment situer les croisades ou les missions dans ce mouvement ?) ou sur le rôle des pouvoirs étatiques, monarchies ou républiques maritimes<sup>10</sup>. Pour Robert Bartlett, qui envisage une large gamme d'expériences menées aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, la principale différence est que la colonisation médiévale n'aboutit pas à la subordination d'une périphérie à un centre, ni à une différenciation entre les territoires conquis ou peuplés et les pays d'origine : au contraire, les nouveaux venus – chevaliers, clercs, marchands – ont tendance à reproduire sur place les structures qui existaient dans leur pays. En un sens, cette colonisation entraîne plutôt un processus d'uniformisation et s'inscrit dans un processus d'« européanisation de l'Europe ». L'Europe, dont les navires se lancent à la conquête de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique au XV<sup>e</sup> siècle, serait ainsi déjà une « *colonizing society* », le produit d'une colonisation et d'une transformation culturelle<sup>11</sup>. On a pu déplorer une vision très européo-centrée du phénomène de colonisation, renvoyant à des problématiques trop exclusivement liées à l'expansion chrétienne (ou plus généralement européenne)<sup>12</sup>. Le colloque sur *Coloniser au Moyen Âge* avait rappelé en conclusion la nécessité de préciser la terminologie<sup>13</sup>. Le volume récent sur *The Expansion of Central Europe in the Middle Ages* (2012) a également noté la tendance récente à évacuer le terme de colonisation, parfois remplacé par occidentalisation ou européanisation<sup>14</sup>.

L'emploi des mots, « colonie », « colonisation », et à plus forte raison « colonialisme », associés ou non avec « Empire » et « impérialisme », dans le contexte médiéval, suscite des débats plus ou moins intenses selon les auteurs ou les courants historiographiques. Les termes employés ne sont pas toujours définis, du moins au-delà de leur acception commune, et la pertinence de leur emploi n'est pas forcément discutée<sup>15</sup>.

7. *État et colonisation au Moyen Âge et à la Renaissance*, M. BALARD (éd.), Lyon, La Manufacture, 1989 ; *Coloniser au Moyen Âge*, M. BALARD et A. DUCÉLLIER (éd.), Paris, A. Colin, 1995 ; *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, M. BALARD et A. DUCÉLLIER (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

8. M. BALARD et A. DUCÉLLIER, « Conclusion », in *Coloniser au Moyen Âge* (op. cit. n. 7), p. 396. M. BALARD, « Colonisation et mouvements de population en Méditerranée au Moyen Âge », in *Les Échanges en Méditerranée médiévale...* (op. cit. n. 7), p. 107-120 : « Pendant trois siècles elles [= Venise et Gênes] avaient affronté, sans pouvoir les résoudre totalement, les mêmes problèmes de peuplement qu'a connu la colonisation des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles : émigration de leurs concitoyens, résistance des indigènes, efforts infructueux de contrôle des populations colonisées. En ce sens, existent bien des antécédents médiévaux à la colonisation moderne » (p. 119).

9. M. BALARD, « Introduction », in *Le partage du monde...* (op. cit. n. 7), p. 3-5.

10. *Ibidem* et M. BALARD, « L'expansion occidentale, XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles : formes et conséquences. Introduction », in *L'expansion occidentale, XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles : formes et conséquences. Actes du XXXIII<sup>e</sup> Congrès de la S.H.M.E.S.P., Madrid, Casa de Velázquez, 23-26 mai 2002*, publiés par Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003, p. 11-22, en particulier p. 22 ; S. BOISSELLIER, « Le rôle des églises dans la colonisation portugaise du Gharb al-Andalus et dans l'organisation postérieure de l'habitat au sud du Tage (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) », in *L'expansion occidentale...*, p. 115-131, à la p. 115.

11. R. BARTLETT, *The Making of Europe. Conquest, Colonization and Cultural Change, 950-1350*, Londres, Penguin Books, 1994, p. 306-314 ; voir également M. BALARD, « L'expansion occidentale (Introduction) », in *L'expansion occidentale...* (op. cit. n. 10), p. 22.

12. Ph. GOURDIN, « Pour une réévaluation des phénomènes de colonisation en Méditerranée occidentale et au Maghreb pendant le Moyen Âge et le début des temps modernes », in *Chemins d'Outre-Mer. Études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, D. COULON, C. OTTEN-ROUX, P. PAGÈS, D. VALÉRIAN (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2004, p. 411-423.

13. *Coloniser au Moyen Âge...* (op. cit. n. 7), p. 396.

14. (Auteur(s) non cité(s)), « Introduction », in *The Expansion of Central Europe in the Middle Ages*, N. BEREND (éd.), Farnham, Ashgate/Variorum (The Expansion of Latin Europe, 1000-1500, 5), p. XVII-XXXVI, aux p. XXV, XXVIII (« *The terminology of colonization, and the introduction of civilization, had been replaced by westernization and europeanization, in turn criticized by an insistence on the diversity of Europe* »).

15. C'est le cas de l'entrée « Colonisation » du *Dictionnaire du Moyen Âge* (C. GAUVARD, A. DE LIBERA, M. ZINK (éd.), Paris, PUF, 2002, p. 308-309). Dans une autre publication, son auteur (M. Balard), note que le vocabulaire de l'expansion (occidentale)



mais lorsqu'ils revêtent une connotation politique ou idéologique pour qualifier un processus d'expansion, ils font l'objet de discussions passionnées. C'est le cas pour la colonisation médiévale de l'Europe centrale dont les travaux de Jan Piskorski ont bien montré les enjeux historiographiques, les manipulations afin de fonder les « droits historiques » d'un peuple sur certains territoires, le rôle dans la formation de la conscience nationale des États de cette partie de l'Europe ou encore l'emploi de modèles plus ou moins influencés par l'expérience nord-américaine<sup>16</sup>. Un autre exemple bien connu concerne l'Angleterre (et plus globalement les îles Britanniques) après la conquête de Guillaume le Conquérant, que l'on a pu présenter comme « *a Colonial England* » (pour reprendre le titre d'un volume publié par James Holt en 1997<sup>17</sup>). Dans un article de 1999 (« The Colonial History of the Norman Conquest? »<sup>18</sup>), Francis West a tenté de montrer les implications de ces analogies coloniales (ou impériales) pour l'interprétation et la compréhension de l'établissement des Normands dans le pays. Le débat, même s'il concerne aujourd'hui davantage ce que David Bates a encore tout récemment appelé *The Norman Empire* (2013)<sup>19</sup>, reste toujours ouvert dans l'historiographie britannique.

Je ne parlerai pas d'Empire, bien que toutefois le mot se rencontre pour la période viking, parfois sans aucune justification (« Viking Empires »<sup>20</sup>). Le terme a été utilisé, par Niels Lund (et d'autres), pour désigner la tentative de rassemblement territorial opérée par le roi danois Godfrid au début du IX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>, ou, déjà depuis longtemps, pour qualifier celle de Cnut le Grand au XI<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup> et, pour une période plus tardive (XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> siècle), Sverre Bagge s'est attaché à analyser la politique extérieure de ce qu'il appelle

est discuté, parmi les termes ou expressions qui soulèvent des difficultés figurent « croisade », « *Reconquista* » et « *Dreng nach Osten* », mais non « colonisation » (M. BALARD, « L'expansion occidentale (Introduction) ». Il précise toutefois « qu'on ne peut guère parler de « colonies » pour la période médiévale, tout au plus de comptoirs commerciaux » (*Ibidem*, p. 22 ; dans un même ordre d'idées voir *Idem*, « Les transferts des Occidentaux vers les colonies du Levant au Moyen Âge », in *Idem*, *La Méditerranée médiévale. Espaces, itinéraires, comptoirs*, Paris, Picard (les Médiévistes français), 2006, p. 44-60, à la p. 46).

16. J. PISKORSKI, « The medieval colonization of Central Europe as a Problem of World History and Historiography », in *The Expansion of Central Europe in the Middle Ages*, p. 215-235 (initialement publié dans *German History. The Journal of German History Society*, 22, 3, 2004, p. 323-343). Voir également le volume *Historiographical Approaches to Medieval Colonization Processes in the Middle Ages*, J. PISKORSKI (éd.), New York, Boulder, East European Monographs), 2002, en particulier les articles de J. PISKORSKI, « After Occidentalism : The Third Europe Writes Its Own History (Instead of Introduction) », p. 7-23, et de H. SAMSONOWICZ, « Medieval Colonization in Europe (Towards a Summary) », p. 371-381.

17. J. HOLT, *Colonial England, 1066-1215*, Londres-Rio Grande, Hambledon Press, 1997.

18. F. WEST, « The Colonial History of the Norman Conquest? », *History. The Journal of the Historical Association*, volume 84, issue 274, April 1999, p. 219-236. Voir également M. CHIBNALL, *The Debate on the Norman Conquest*, Manchester et New York, Manchester University Press, p. 115-114.

19. D. BATES, *The Normans and Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

20. A. FORTE, R. ORAM, F. PEDERSEN, *Viking Empires*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005. Notons également l'emploi, sans définition mais dans un sens chronologique des expressions « *Viking colonialism* » (se rapportant à la fin du IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle) et de « *Danish imperialism* » (fin X<sup>e</sup>-début XI<sup>e</sup> siècle) dans Th. GRABOR, « Carolingian Culture in the North Sea World : Rethinking the Cultural Dynamics of Personal Adornment in Viking-Age England », *European Journal of Archaeology*, décembre 2012, vol. 15 (3), p. 486-518, à la p. 487.

21. N. LUND, « Scandinavia, c. 700-1066 », *The New Cambridge Medieval History of Europe*, vol. 2, 700-900, R. MCKITTERICK (éd.), Cambridge University Press, 1995, p. 202-227 à la p. 217 (« *the first Danish Empire* »), l'auteur parle peu avant des ambitions impériales du roi Godfrid (p. 207).

22. N. LUND, « The Danish Empire and the end of the Viking Age », in *The Oxford illustrated History of the Vikings*, P. SAWYER (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 1997, p. 156-181, en particulier p. 173 et suiv. ; I. SKOVGAARD-PETERSEN, « The making of the Danish kingdom », in *The Cambridge History of Scandinavia*, I, *Prehistory to 1520*, K. HELLE (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 168-183, aux p. 175-178 (« *The North Sea empire* ») ; T. BOLTON, *The Empire of Cnut the Great. Conquest and the consolidation of power in Northern Europe in the early eleventh century*, Leiden-Boston (Mass.), Brill, 2009. Dans cet ouvrage tiré d'une thèse initialement intitulée « The 'Imperial' Rule of Cnut the Geat : a re-examination of the Nature of his Hegemony », Timothy Bolton examine surtout la nature et les mécanismes de l'hégémonie établie par Cnut en Angleterre et en Scandinavie. L'auteur défend l'idée que Cnut, à la fin de son règne, concevait son autorité comme celle d'un empereur. Les dernières années de son règne, à partir de 1026-1027, verraient ainsi le développement d'une idéologie impériale, en relation directe avec les liens de Cnut avec Conrad II et Rome, et ces idées auraient influencé la conquête de la Norvège (1028) et la consolidation de l'autorité de Cnut sur le pays (p. 289-307, 320). Notons que l'emploi du mot pour désigner l'ensemble dominé par Cnut est avéré anciennement (ex. par E. Freeman), y compris en France (ex. M. BLOCH, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, 1939 (rééd. 1968), p. 51 (« empire maritime »), 53. Frank Stenton suggérait que Cnut avait pu avoir conscience de sa position impériale mais réfutait l'idée qu'il ait eu l'intention de créer un « *northern Empire* » (F. M. STENTON, *Anglo-Saxon England*, 3<sup>e</sup> éd., Oxford, Clarendon Press, 1971, p. 404, 406).



l'« Empire norvégien »<sup>23</sup>. On a pu aussi prêter des ambitions impériales aux chefs scandinaves opérant à l'ouest de l'Europe dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>.

Il reste que l'on peut s'interroger sur l'usage de concepts et de mots renvoyant à un vocabulaire « colonial ». Après avoir brièvement rappelé certains traits du contexte historiographique, j'organiserai mon propos autour de quelques questions : Y-a-t-il dans les sources une terminologie ou un discours qui a pu fonder une écriture de l'expansion viking en terme de « colonisation » ? Dans quel sens les historiens modernes, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ont-ils employé le mot « coloniser » ou ses composés lorsqu'ils ont appliqué ce vocabulaire à l'expansion scandinave ? Cette terminologie s'est-elle montrée perméable aux évolutions des problématiques concernant le fait colonial dans l'histoire et dans l'historiographie récentes ? Dans quelle mesure peut-on parler aujourd'hui d'une « déconstruction » voire d'une « décolonisation » du phénomène viking ?

### I. La tradition historiographique de « l'indépendance »

En guise de préliminaire, il ne faut perdre de vue que plusieurs des pays concernés ont acquis récemment (1<sup>re</sup> moitié du XX<sup>e</sup> siècle) leur indépendance : 1905 pour la Norvège et 1944 pour l'Islande. La première a connu une longue période d'union avec le Danemark, de 1380 à 1814 (et avec la Suède au temps de l'union de Kalmar entre 1397 et 1523), puis après une très brève indépendance, durant quelques mois (15 février-15 août 1814), elle connaît un régime d'union personnelle avec la Suède, les deux pays ayant le même souverain jusqu'au référendum de 1905 qui approuve la sécession avec son voisin suédois. De son côté l'Islande, au terme d'une longue période de rivalités internes, avait dû reconnaître l'autorité du roi de Norvège en 1262-1264 et avait partagé le destin de ce pays jusqu'en 1814. Laissée en 1814 au Danemark, qui accorde une large autonomie au pays en 1874, puis un statut d'union personnelle en 1918, l'Islande déclare formellement son indépendance le 17 juin 1944.

Dans ce contexte, les écoles historiques qui se développent au XIX<sup>e</sup> siècle, ont fortement valorisé un passé médiéval qui était celui de l'indépendance. Récemment encore, Sverre Bagge expliquait l'importance particulière, dans l'historiographie norvégienne, de la question de la formation de l'État par un passé marqué par une longue dépendance vis-à-vis de ses voisins danois et suédois : aux yeux de beaucoup, écrit-il, « la « vraie » Norvège fut le royaume qui exista avant 1319 et après 1905 », bien que certaines périodes d'union aient été fondées sur une égalité des territoires impliqués<sup>25</sup>. L'« école historique norvégienne » (Rudolf Keyser – 1803-1864 ; Peter Andreas Munch – 1810-1863 – et leurs collègues) insistait sur les particularités du peuplement et de l'histoire de la Norvège, que l'on devait distinguer clairement de celle du Danemark et de la Suède, et l'on a pu souligner la prégnance de la nation dans l'historiographie norvégienne des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles<sup>26</sup>. Il s'agissait aussi de démontrer la puissance du royaume norvégien, que pouvait illustrer l'établissement de l'hégémonie politique sur les territoires norrois d'outre-mer issus de l'expansion viking (l'Islande, les Féroé, les Orcades, les Shetland, les Hébrides, l'île de Man, le Groenland) et sur lesquels les rois norvégiens avaient pu progressivement restaurer ou établir leur autorité aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Cette notion de *Noregsveldet* (« la domination de la Norvège ») donnait à la Norvège un passé de grande puissance, illustrait la grandeur du pays et formait une part non négligeable d'un mythe national de l'âge d'or. Dans cette conception, les territoires tributaires de l'Atlantique nord, les *skattlands*, étaient considérés comme des dépendances ou des colonies, au sens impérialiste du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Côté islandais, ce

23. S. BAGGE, *From Viking Stronghold to Christian Kingdom. State Formation in Norway, c. 900-1350*, Copenhagen, Museum Tusulanum Press, University of Copenhagen, 2010, p. 85-101.

24. S. MCLEOD (*The Beginning of Scandinavian Settlement in England. The Viking 'Great Army' and Early Settlers c. 865-900*, Turnhout, Brepols, 2014) a récemment évoqué des « possible empire-building ambitions » (p. 165) ou « notions » (p. 169) des chefs vikings opérant dans les îles Britanniques et en *Francia* pendant les années 860-870.

25. S. BAGGE, *From Viking Stronghold...* (*op. cit.* n. 23), p. 11.

26. N. FULSÅS, « Norway : the strength of national history », in *Nordic Historiography in the 20<sup>th</sup> Century*, J. MEYER et J. E. MYHRE (éd.), Oslo, Oslo University Press, 2000, p. 240-264. Pour la période médiévale, voir en particulier S. BAGGE, « The Middle Ages », in *Making a Historical Culture. Historiography in Norway*, W. H. HUBBARD, J. E. MYHRE, T. NORDBY et S. SOGNER (éd.), Oslo-Copenhague-Stockholm-Barton, Scandinavian University Press, 1995, p. 113-131.

27. R. B. WÆRDAHL, « The Norwegian realm and the Norse World : a historiographic approach », in *The Norwegian Domination and the Norse World c. 1100-c. 1400*, S. IMSEN (éd.), Trondheim, Tapir Academic Press, 2010, p. 35 et suiv.



*Norgesveldet*, paraissait plutôt comme une période de déclin national et les recherches menées sur les relations entre la Norvège et l'Islande, ou sur les périodes glorieuses du passé de l'île, ont été motivées pour partie par le besoin de justifier l'indépendance nationale, cela de manière durable puisque cette tonalité se retrouve dans une partie de l'historiographie islandaise jusqu'aux années 1950<sup>28</sup>. Jón Sigurðsson (1811-1879), historien, érudit et homme politique qui fut, au XIX<sup>e</sup> siècle, le leader du mouvement pour l'indépendance de l'Islande, passe pour avoir fondé une écriture de l'histoire au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle fortement empreinte de préoccupation nationale. L'exposition coloniale danoise de 1905 avait provoqué l'émotion des Islandais, mécontents d'être mis sur le même plan que les Groenlandais ou les habitants des Indes occidentales danoises (= auj. les îles Vierges américaines, aux Antilles)<sup>29</sup>. L'image persistante d'une Islande aux confins du monde occidental et comme arrêtée dans le temps<sup>30</sup> jetait, aux yeux de certains, le doute sur son appartenance à la civilisation européenne, ce qui n'était pas sans avoir de répercussions politiques, y compris sur la manière dont on pouvait définir ses liens avec le Danemark comme *nýlenda* (« colonie ») ou *hjálanda* (« territoire dépendant »)<sup>31</sup>. Récemment l'anthropologue islandaise Kristín Loftsdóttir a souligné comment la mémoire de ce qu'elle appelle le « passé colonial » de l'Islande avait encore pu jouer au moment de la crise financière qu'a connue l'île à partir de 2008<sup>32</sup>.

## II. Landnám et colonisation

La tradition islandaise a produit, dès le premier tiers du XII<sup>e</sup> siècle, des récits sur l'établissement et l'implantation des premiers « colons » sur l'île : le *landnám* (un mot dérivé de *land*, « terre », « pays », et d'un substantif, *náma*, dérivé du verbe *nema*, « prendre »<sup>33</sup> ; le *landnám* désigne la « prise de possession » d'un pays, d'une terre). Les deux œuvres majeures sont ici l'*Íslendingabók* (« Livre des Islandais »), et surtout le *Landnámabók* (dont on traduit le titre en français par « Livre de la colonisation » et en anglais par « *Book of Settlements* »), qui ont également fourni des matériaux aux sagas rédigées ultérieurement (et inversement dont les versions tardives ont emprunté des matériaux aux sagas). L'*Íslendingabók*, rédigé vers 1122-1133<sup>34</sup> par Ari Þorgilsson dit « le Savant » et transmis par des manuscrits de l'époque moderne, est un court récit qui raconte l'histoire de l'Islande entre 870, les débuts de l'installation, et 1120. Plus volumineux, le *Landnámabók* se présente « comme un compte rendu sur la colonisation et comme une généalogie des Islandais » (J. Byock<sup>35</sup>), ou « une chronique islandaise de la colonisation » (Gunnar Karlsson<sup>36</sup>). Il rapporte, sous forme de notices ou de courts récits stéréotypés, plus ou moins développés selon les personnages, l'établissement des quelques 400 premiers *landnámsmenn* (« colonisateurs », R. Boyer) de l'Islande. Ces notices donnent les noms des *landnámsmenn*, éventuellement leurs origines, les lieux et conditions de leur établissement, leurs alliances matrimoniales et leur descendance et, selon les cas, des éléments plus ou moins détaillés sur leur biographie et leurs aventures. La description des lieux, leur dénomination, les rituels de prise de possession du sol, les généalogies, sont décrits avec une grande précision. Régis Boyer, le traducteur français du texte, a décrit ce genre unique, à peu près sans autre équivalent dans la littérature médiévale, comme une « conférence-promenade »<sup>37</sup>. Sur les 8 versions recensées, 5 nous sont parvenues.

28. R. B. WERDAHL, « The Norwegian réal... » (art. cit. n. 27), p. 37-38, 46-47.

29. Kristín LOFTSDÓTTIR, « The loss of innocence. The Icelandic financial crisis and the colonial past », *Anthropology Today*, 26, 6, déc. 2010, p. 9-13, à la p. 10. Notons cependant que, pour le Danemark, le traumatisme engendré par la défaite face à la Prusse (1864) paraît avoir contribué à reléguer au second plan le passé colonial dans les préoccupations de l'historiographie danoise (« Denmark and its colonies », in *A historical companion to postcolonial literatures. Continental Europe and its Empires*, P. PODDAR, R. S. PATKE et L. JENSEN (éd.), Édimbourg, Edinburgh University Press, 2008, p. 58-103, et en particulier M. BREGNSBO, « Historiography », p. 77-80).

30. K. OLSUND, « Le Nord commence en soi » : le passé comme prologue dans la littérature de voyage en Islande », in *L'Islande dans l'imaginaire*, Hanna Steinunn THORLEIFSDÓTTIR et F. ÉMION (dir.), Caen, Presses universitaires de Caen, 2013, p. 35-49.

31. Guðmundur HÁLFANARSON, « Hvort var Ísland nýlenda eða hjálanda Dana? », *Vísindavefurinn* 30.1.2015. <http://vissindavefur.is/?id=66561>. (consulté le 1.2.2015).

32. K. LOFTSDÓTTIR, « The loss of innocence... » (art. cit. n. 29).

33. *Livre de la colonisation de l'Islande*, trad. R. BOYER, Turnhout, Brepols, 2000, p. 13, n. 4.

34. *Íslendingabók-Kristni saga, The Book of the Icelanders-The Story of the Conversion*, trad. S. GRØNLIE, Londres, University College London (Viking Society for Northern Research), 2006, p. xiii.

35. J. BYOCK, *L'Islande des Vikings*, Paris, Aubier, 2007, p. 119.

36. Gunnar KARLSSON, *Iceland : 1100 years. History of a Marginal Society*, Londres Hurst and C°, 2000, p. 11.

37. *Livre de la colonisation de l'Islande*, trad. R. BOYER, p. 13.



La plus ancienne – perdue – fut probablement rédigée par Kolskeggr dans le premier quart du XII<sup>e</sup> siècle, peut-être vers 1120. Ari le Savant en rédigea sans doute une autre vers 1130, également disparue. Les principales versions qui nous sont parvenues, par le *Sturlubók* (v. 1275-1280) et le *Hauksbók* (v. 1306), avaient reçu des modifications par rapport aux versions du XII<sup>e</sup> siècle. La plupart des spécialistes conviennent que le récit est une construction savante, une création raisonnée qui produisit un discours sur le *landnám* de l'Islande et façonna l'identité des Islandais, en tant que peuple doté d'une histoire unique<sup>38</sup>. On a pu y voir la volonté de pourvoir les principales familles du pays d'illustres ancêtres, afin de renforcer ainsi leurs droits sur les terres. Ou encore la réponse au besoin de doter le paysage islandais d'une mémoire<sup>39</sup>. L'un des faits remarquable est le caractère systématique de l'entreprise, visant à englober la totalité du pays, comme pour l'arpenter d'un bout à l'autre en suivant un ordre géographique précis. Avec, au terme de cet effort, la production d'un modèle historiographique sur ce qu'avait été le *landnám* de l'Islande. Notons que cette tradition a aussi fixé une périodisation des débuts de l'histoire médiévale de l'Islande. En effet, dans l'*Íslendingabók*, Ari le Savant fixe les bornes chronologiques et la durée (60 ans) du *landnám* (ou du *byggð* employé aussi dans un sens voisin), entre l'année 870 et la première réunion du Parlement islandais (l'*Alþing*) en 930<sup>40</sup>.

On le voit, il existe, dès le Moyen Âge, un discours savant sur le *landnám*, que les historiens actuels cherchent à décrypter, voire à « déconstruire »<sup>41</sup>. Il est bien antérieur à l'expérience des Empires coloniaux modernes et, en un sens, a pu justifier l'emploi du terme « coloniser » par toute une partie de la production historiographique contemporaine, bien qu'un certain nombre d'historiens aient, à juste titre, préféré conserver *landnám* ou ses dérivés pour traiter de l'établissement des nouveaux venus sur les terres de l'Atlantique Nord, Islande, Féroé, Groenland, voire sur d'autres territoires<sup>42</sup> tel Hans-Werner Goetz, parlant d'une « Landnahmepolitik der Normannen im Fränkischen Reich »<sup>43</sup>. On touche là un problème de traduction des concepts utilisés. *Landnám*, on le voit à travers des traductions de *Landnámabók*, peut se rendre par « colonisation » en français, là où l'anglais préférera le plus souvent « settlement », qui n'a pas exactement la même connotation. L'*Íslendingabók* et le *Landnámabók* utilisent *landnám* ou *byggð* (« peuplement »), ainsi que leurs dérivés (*landnámsmanna*, *landnámsmenn* : colonisateur(s) ; *landnámsmaðr*, *landnámatíðar* ; *óbyggð* : désert, lieu inhabité)<sup>44</sup>. Les langues scandinaves modernes connaissent *koloni*

38. K. SMITH, « *Landnám* : « The settlement of Iceland in archaeological and historical perspective », *World Archaeology*, vol. 26, 3, 1995, p. 319-347, à la p. 339 ; Adolf FRÍÐRIKSSON et Orri VÉSTEINSSON, « Creating a Past : A Historiography of the Settlement of Iceland », in *Contact, Continuity and Collapse. The Norse Colonization of the North Atlantic*, J. H. BARRETT (éd.), Turnhout, Brepols (Studies in the Early Middle Ages, vol. 5), 2003, p. 140-161.

39. A. FRÍÐRIKSSON et O. VÉSTEINSSON, « Creating a Past... » (art. cit. n. 38), p. 146.

40. *Íslendingabók*, trad. S. GRÖNLIE, ch. I, p. 3 et chap. 3, p. 5 ; G. KARLSSON, *Iceland... (op. cit. n. 36)*, p. 11-12 ; Guðmundur HÁLFÐANARSON, *Historical dictionary of Iceland*, Londres, Scarecrow Press, 1997, p. 136-137.

41. A. FRÍÐRIKSSON et O. VÉSTEINSSON, « Creating a Past... » (art. cit. n. 38), p. 145 et suiv. : « Deconstructing *Landnámabók* ».

42. Voir, par exemple, l'emploi de *landnám* et de ses dérivés (*landnámsmenn*, *landnámskinner*, *landnámsgård*...) par l'historien norvégien Jón Viðar SIGURÐSSON, *Norsk historie 800-1300. Frå høvdingsmakt til konge- og kyrkjemakt*, Oslo, Samlaget, 1999, p. 52-54 ; Jón Viðar SIGURÐSSON, *Det norrøne samfunnet. Vikingen, kongen, erkebiskopen og bonden*, Oslo, Pax, 2008, p. 41-46 (Écosse, Féroé, Islande, Groenland ; p. 50-64 (Islande), mais également pour la colonisation intérieure de la Norvège (*det indre landnåmet* p. 203-205). En revanche, l'auteur utilise plus rarement *kolonisere* (*Norsk historie*..., p. 54) et *kolonisering* (*Det norrøne samfunnet*..., p. 44), associé ici au rôle des femmes (*landnámskinner*) dans la colonisation.

43. H.-W. GOETZ, « Zur Landnahmepolitik der Normannen im Fränkischen Reich », *Annalen des Historischen Vereins für den Niederrhein*, 183, 1980, p. 9-17.

44. Voir par exemple (*Landnámabók*, éd. Guðni JÓNSSON, *Íslendinga sögur*, I, *Landssaga od Landnám*, [Reykjavík], Íslendingasagnaútgáfan, 1968/ *Livre de la colonisation de l'Islande*, trad. R. BOYER) :

*Landnámabók*, éd. Guðni JÓNSSON, 9. kap. (52), p. 33 : *Ingólfr var frægastr allra landnámsmanna, því at hann kom hér at óbyggðu landi og byggði fyrstur landit. Gerðu þat aðrir landnámsmenn eftir hans dæmum*, trad. R. BOYER, S9 (H9), p. 40 : Ingólfr fut le plus renommé de tous les colonisateurs parce qu'il arriva ici dans un pays inhabité et qu'il fut le premier à le coloniser. Les autres colonisateurs agirent selon son exemple.

*Landnámabók*, éd. Guðni JÓNSSON, 6. kap. (8), p. 30 : *Sumar þat, er þeir Ingólfr fóru til at byggja Ísland, hafði Haraldr hárfagri verið tólf ár konungr at Noregi*, trad. R. BOYER, S8, p. 37 : L'année où Ingólfr et les siens s'en allèrent coloniser l'Islande, Haraldr aux beaux cheveux était roi de Norvège depuis douze ans ;

*Landnámabók*, éd. Guðni JÓNSSON, 14. kap. (69) : *Hvamm-Þórir nam land á milli Laxár ok Fossár ok Þjó í Hvammi*, trad. R. BOYER, S18 (H18), p. 46 : Hvamm-Þórir prit la terre entre la Laxá et la Fossár et habita à Hvammr ;

*Landnámabók*, éd. Guðni JÓNSSON, 14. kap. (72) : *Kolgrímr inn gamli, son Hrólf's hersis, nam land út frá Botnsá til Kalmansár ok Þjó á Ferstiklu*, trad. R. BOYER, S21, p. 48 : Kolgrímr le vieux, fils du hersir Hrólf prit de la terre depuis la Botnsá jusqu'à la Kalmansá et habita à Ferstikla ;



(danois, norvégien) et ses dérivés (dan. : verbe *kolonisere*, substantifs *koloniasator*, *kolonisation*, *koloniser-ring* ; norv. : *kolonisasjon*, *kolonisere*, *kolonist*) mais d'autres termes peuvent être utilisés *nybyggd*, *nybygger* (norv. « colonie », « colon »), *nýlenda*, *nýlendustofnun* (isl. « colonie », « colonisation »), *bosættelse* (dan., norv. « établissement », « implantation »)...<sup>45</sup>.

### III. Historiographie viking et histoire coloniale

Il serait intéressant de se demander si la construction des Empires coloniaux au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle a influencé le discours sur l'expansion viking. Je n'apporterai ici que quelques éléments d'une enquête qui reste à mener au travers des travaux des auteurs contemporains. L'historien danois Johannes Steenstrup (1844-1935), auteur de 4 volumes consacrés aux « Normands » (*Normannerne*, 1876-1882) et de nombreux articles sur l'expansion scandinave, présenta à plusieurs reprises les établissements scandinaves à l'ouest comme des colonies nordiques, danoises ou norvégiennes<sup>46</sup>. Il consacre ainsi un chapitre de ses « Études préliminaires pour servir à l'histoire des Normands et leurs invasions », publiées en français en 1881-1882<sup>47</sup>, à « La Normandie considérée comme une colonie danoise » (*dansk Koloniland* dans la version initiale danoise de 1876), où il cherchait à démontrer que « les Normands [ici : ceux de Normandie], pendant le premier siècle qui suit la fondation du duché, cherchaient à conserver des rapports avec la mère patrie » et s'étonnait de ce que les auteurs modernes « effacent l'influence de l'élément danois dans la fondation de la nation normande »<sup>48</sup>. Dans une autre version de ce même texte, il insistait davantage encore sur ces liens solides avec le Danemark, jugeant que « longtemps après la conquête du duché français, les Normands se considéraient donc toujours comme des colons danois et que la mère patrie savait, au besoin, venir en aide à ses fils expatriés »<sup>49</sup>. Dans un même ordre d'idée, l'historien américain Charles Homer Haskins, en 1915, semble avoir voulu mettre en exergue les liens très forts entre la principauté normande et la Scandinavie en décrivant la Normandie comme « une colonie, un poste avancé des peuples scandinaves au sud » (*a colony, an outpost of the Scandinavian peoples in the south*), à la fois un comté franc et une colonie danoise (*at once a Frankish county and a Danish colony*), qui fut sauvée de l'absorption par le maintien d'échanges avec le Nord et eut le temps de s'affermir avant de devenir un État franc et féodal<sup>50</sup>.

*Landnámabók*, éd. Guðni JÓNSSON, 17. kap. (78) : *Bræðr tveir bjuggu í landnámi þeira Finns ok Orms...* ; trad. R. BOYER, S 28, p. 54 : Deux frères habitaient dans le territoire colonisé par Finn et Ormr...

45. Voir note 42 pour les travaux de Jón Viðar Sigurðsson. On pourrait ici multiplier les exemples. Peter SAWYER (*Da Danmark blev Danmark. Fra ca. 700 til 1050, Gyldendal og Politikens Danmarkshistorie*, Bind. 3, O. OLSEN (éd.), Copenhague, Nordisk Forlag, 2002) a un chapitre sur la conquête et les colons danois (*Danske erobere og kolonister*, p. 156-167) en Angleterre et en France, où il parle des établissements danois (*De danske bosættelser*). L'historien suédois Dick Harrison entre sous une même rubrique « *kolonisation* » de son index (p. 489) les implantations plus ou moins durables des vikings en Amérique, en Angleterre et en Irlande, en Normandie, au Groenland, en Islande, en Russie ; et pour des périodes plus tardives de l'histoire nordique, l'expansion suédoise (sous différentes formes) vers la Finlande et le Nord de la Scandinavie (D. HARRISON, *Sveriges historia, 600-1350*, Stockholm, Norstedts, 2009). Il emploie également fréquemment le mot *koloni* ou ses dérivés dans : D. HARRISON, K. SVENSSON, *Vikingaliv*, Stockholm, Natur & Kultur, 2009, p. 147-175). « *Kolonisation* » fait l'objet d'une longue entrée par pays, directement, sans définition du mot, dans le *Kulturhistorisk leksikon for nordisk middellader fra vikingetid till reformationstid*, 22 vol., Copenhague, Rosenkilde og Bagger, 1956-1978 (version danoise), Bind. VIII (1963), col. 633-665. Pour la Suède figurent deux entrées : colonisation intérieure liée à la mise en valeur et au peuplement (*bebyggelsen*) et extérieure (principalement en Russie). Le plan est identique pour la Norvège, où la colonisation extérieure concerne surtout les Féroé, les Orcades, les Shetland, les Hébrides, l'Irlande. Pour le Danemark, l'entrée évoque seulement colonisation extérieure (Angleterre, Normandie, Frise), y compris pour des époques plus tardives (Estonie, Gotland, Rügen). Le Groenland reçoit une entrée particulière, développée par secteurs. Il faut noter que l'Islande n'apparaît pas sous cette rubrique, elle est abordée sous l'entrée *Landnám* (Bind. X (1965), col. 208-210) et sous celle du pays.

46. J. STEENSTRUP, « Danske Kolonier i Flandern og Nederlandene i det 10de Aarhundrede » (*Historisk Tidsskrift*, 4. række, Bind 6 ; 1877, consultable à [http://img.kb.dk/tidsskriftk/pdf/hto/hto\\_4rk\\_0006-PDF/hto\\_4rk\\_0006\\_77068.pdf](http://img.kb.dk/tidsskriftk/pdf/hto/hto_4rk_0006-PDF/hto_4rk_0006_77068.pdf) ; *Normannerne*, III - *Danske og norske Riger paa de brittiske Øer i Danevaeldens Tidsalder*, Copenhague, R. Klein, 1882, chap. 3, « De nordiske Kolonier in England (901-954) », p. 31-106 ; chap. 8, « Norske Kolonier paa de skatske Øer og Halvøer », p. 205-206.

47. J. STEENSTRUP, « Études préliminaires pour servir à l'histoire des Normands et leurs invasions », *BSAN*, X, 1882, p. 185-418, ch. 6 aux p. 292-304. Il s'agit de la version remaniée du chap. 8 « Normandiet som dansk Koloniland », *Normannerne*, I - *Indledning i Normannertiden*, Copenhague, R. Klein, 1876, p. 164-191.

48. J. STEENSTRUP, « Études préliminaires... » (art. cit. n. 47), p. 301, 304.

49. J. STEENSTRUP, *Les invasions normandes en France : étude critique*, Paris, A. Michel, 1969, p. 62. Le texte de J. Steenstrup est la traduction revue et abrégée de l'Introduction critique des *Normannerne*.

50. Ch. H. HASKINS, *The Normans in European history*, Boston et New-York, Houghton Mifflin Company, 1915, p. 44-45.



Dans son ouvrage *La Suède et l'Orient*, publié en 1914, l'archéologue suédois Ture Arne qualifie, au moins à deux reprises, de « colonisation » tout un pan des activités des Scandinaves en Russie dont il se propose d'examiner les témoignages archéologiques<sup>51</sup>. Ce vocabulaire (il utilise également les termes de « colons » et de « colonies ») renvoie cependant plutôt à l'idée de peuplement, d'une implantation de « colons » avec leurs familles, que révéleraient la présence de certains mobiliers du costume féminin comme les fibules ovales. Il existait donc des « colonies suédoises » en Russie<sup>52</sup>, comme Gnezdovo<sup>53</sup>, dans le sens de lieux – souvent des centres d'échanges ou de pouvoir – dont une fraction notable sinon majoritaire de la population était constituée de Scandinaves et qui pouvaient servir de point d'appui à une progression dans le pays. S'il défend la thèse d'une influence non négligeable de ce qu'il appelle la « civilisation suédoise » sur l'ancienne Russie, tout en admettant des influences orientales sur la Suède<sup>54</sup>, cela n'impliquait nullement à ses yeux une relation de dépendance, ni même des relations durables et continues entre les Suédois installés en Russie et leur pays d'origine. Son collègue Birger Nermann (1888-1971), qui promouvait l'idée d'une affirmation précoce de l'État suédois, n'avait pas les mêmes réserves, et présentait, en 1929, l'activité des varègues à l'Est de la mer Baltique comme une initiative étatique suédoise et la Russie comme une « colonie suédoise » (*schwedische Kolonie*)<sup>55</sup>. Cette position, que l'archéologue soviétique Wladislav Raudonikas jugea aussitôt anachronique (1930), en ce qu'elle transposait à l'époque viking des réalités contemporaines<sup>56</sup>, alimenta la controverse normannistes-antinormannistes<sup>57</sup>. Ajoutons, concernant la Russie, que l'historiographie de ce pays a été influencée, au XIX<sup>e</sup> et pendant une partie du XX<sup>e</sup> siècle, par un courant (illustré notamment par Sergei Soloviev (1820-1879) et surtout Vasilii Klioutchevski (1841-1911)) qui mettait en exergue l'influence de la colonisation interne dans l'histoire russe, cela dès les origines, en promouvant l'idée que « l'histoire de la Russie est l'histoire d'un pays qui se colonise lui-même »<sup>58</sup>.

Dans un autre registre le passé viking a pu justifier, expliquer ou être mis en parallèle avec l'action colonisatrice moderne ou contemporaine. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'historien Henri Prentout, titulaire de la chaire d'Histoire de la Normandie à l'université de Caen, mettait en parallèle l'émigration scandinave des temps vikings à celle des Norvégiens de son époque (1911) – toute pacifique celle-là – vers l'Amérique du Nord, en y prêtant une même raison, le surpeuplement<sup>59</sup>. Mais c'est davantage chez des auteurs non académiques que l'on trouve des rapprochements saisissants. Dans son adaptation de la saga de Grettir

51. T. J. ARNE, *La Suède et l'Orient. Études archéologiques sur les relations de la Suède et de l'Orient pendant l'âge des Vikings*, Uppsala, Appelbergs Boktryckeri, 1914, p. 18, 223.

52. *Ibid.*, p. 62, 229.

53. *Ibid.*, p. 207.

54. *Ibid.*, *La Suède et l'Orient...*, p. 230-231.

55. B. NERMANN, *Die Verbindungen zwischen Skandinavien und Ostbaltikum in der jüngeren Eisenzeit*, Stockholm, Akademiens Förlag, 1929, p. 49-50 : « In den ersten Zeiten kann man darum das russische Reich als eine Art schwedische Kolonie betrachten » (p. 50).

56. W. RAUDONIKAS, *Die Normannen der Wikingerzeit und das Ladogagebiet*, Stockholm, Wahlström & Widstrand, 1930, p. 8.

57. A. MUSIN, « La Suède et l'Orient : une « Guerre de Cent Ans » de l'historiographie russe », communication inédite présentée lors de la soirée littéraire « Relire les historiens d'hier : Haskins et Arne », co-organisée avec les Presses universitaires de Caen sur « Lectures rétrospectives de Ture Arne, *La Suède et l'Orient. Études archéologiques sur les relations de la Suède et de l'Orient pendant l'âge des vikings* (Uppsala, 1914) et de Charles Homer HASKINS, *The Normans in European History* (Boston, New York, 1915) ». Il nous est agréable de remercier Alexander Musin pour l'envoi du texte de sa communication. Rappelons que la controverse normannistes-antinormannistes portait sur l'influence et le rôle joué par les Scandinaves dans la formation de l'État rous, voir récemment : L. KLEJN, « Normanism and Antinormanism in Russia : an Eyewitness Account », in *Vers l'Orient et vers l'Occident : regards croisés sur les dynamiques et les transferts culturels des Vikings à la Rous ancienne*, P. BAUDUIN et A. MUSIN (dir.), Presses universitaires de Caen, Publications du CRAHAM, 2014, p. 407-415.

58. R. F. BYRNES, *V.O. Kliuchevskii, historian of Russia*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1995 ; A. ETKIND, *Internal Colonization : Russia's Imperial Experience*, Cambridge, Polity Press, 2011, p. 61-71.

59. H. PRENTOUT, *Essai sur les origines et la fondation du duché de Normandie*, Paris, Champion, 1911, p. 202-203 : « L'émigration scandinave ressemble à ce qu'est de nos jours l'émigration norvégienne, seulement celle-ci est pacifique, elle se porte vers le Canada, vers l'Amérique, comme celle des vikings se porta vers l'Angleterre, vers l'empire franc, vers les îles de l'Océan boréal et de l'Amérique, car ils la découvrirent avant Colomb ». Pour H. Prentout, le surpeuplement conduisait inévitablement à l'émigration car « c'est une loi économique ». Notons par ailleurs qu'il présentait l'Islande comme une « colonie norvégienne » (p. 207, 209) presque contemporaine de la Normandie, où l'on pouvait rechercher des idées ou des tendances qui auraient pu influencer Rollon et ses compagnons. L'auteur s'intéressait également à l'histoire coloniale plus contemporaine et publia *L'île de France sous Decaen, 1803-1810. Essai sur la politique coloniale du premier Empire et la rivalité de la France et de l'Angleterre dans les Indes orientales*, Paris, Hachette, 1901.



publiée en 1890, le révérend Sabine Baring-Gould (1834-1924), l'un des auteurs les plus prolifiques de l'Angleterre victorienne, comparait la brutalité des mœurs des premiers colons de l'Islande du x<sup>e</sup> siècle à celle des hommes qui, à son époque, s'établissaient dans les nouvelles colonies qui n'étaient pas encore régies par la couronne ou aux chercheurs d'or<sup>60</sup>. L'Écossais Samuel Laing (1780-1868) vantait les qualités physiques et morales, ainsi que l'indépendance des paysans propriétaires (*bönder*) norvégiens, qu'il avait fréquentés lors d'un long séjour dans le pays entre 1834 et 1836. Il reliait ces vertus à celle des anciens vikings et en faisait l'une des sources du pouvoir impérial de la Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle. Selon lui la Nouvelle-Angleterre et l'Islande avaient été les seules colonies fondées sur des principes moraux et il convenait aux Américains de son temps de venir en Norvège redécouvrir leurs racines vikings<sup>61</sup>. De son côté, l'explorateur franco-américain Paul Belloni Du Chaillu (1835-1903), dans *The Viking Age*, publié en 1889, attribuait aux origines nordiques des Britanniques, le succès de l'expansion coloniale de la Grande-Bretagne et l'extension consécutive du monde anglophone<sup>62</sup>. La préface de son ouvrage est une véritable apologie de la colonisation britannique, qui se termine aussi par une mise en garde sur le déclin des Empires et la mort des civilisations. Paul Du Chaillu était lui-même un personnage issu de la société coloniale de l'époque, il fut un explorateur de l'Afrique équatoriale<sup>63</sup>, avant de voyager plus tard en Scandinavie. Il présentait l'« âge viking » comme une suite ininterrompue de migrations depuis la Scandinavie vers l'Angleterre, du II<sup>e</sup> au milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>, qui avait insufflé aux habitants du pays l'énergie qui présida ensuite aux aventures coloniales ultérieures. Selon lui, on pouvait ainsi reconnaître encore, dans le peuple des États-Unis, « *the indomitable courage, the energy and spirit which was one of the characteristics of the Northern race to whom a great part of the people belong* » (« le courage indomptable, l'énergie et l'esprit qui furent une des caractéristiques de la race du Nord à laquelle appartient une grande partie de ce peuple »)<sup>65</sup>.

On confine ici à des positions idéologiques que n'auraient pas renié Gobineau et d'autres théoriciens des races. L'image du viking régénérateur ou du surhomme sont des éléments tenaces du « mythe viking », qui a été bien étudié, notamment par Régis Boyer<sup>66</sup>. Les aborder ici sortirait de notre propos ; il suffira donc, pour terminer ce point, de rappeler que l'expansion viking a pu constituer un élément d'interprétation – voire de justification – de l'expansion coloniale, ou un point de comparaison avec la colonisation contemporaine.

En l'état actuel des recherches il reste difficile de conclure à la prégnance de ces discours dans l'analyse des historiens qui, pour beaucoup d'entre eux ne se laissèrent pas aller à la confusion et firent preuve d'une grande prudence dans le choix de leurs mots. Ainsi Marc Bloch, dans *La société féodale*, n'emploie pas le terme « colonisation » dans les chapitres (2 et 3) qu'il consacre aux Normands et aux conséquences des invasions, mais évoque incidemment une colonisation saxonne en Bessin pour une période antérieure. Il parle des « établissements scandinaves » en Angleterre et en France<sup>67</sup>, qui sont les seuls développés dans son ouvrage, utilise seulement une fois « colonies » pour ceux de l'Écosse qu'il ne détaille pas<sup>68</sup>. Il traduit *landnám* dans son sens étymologique de « prise du sol »<sup>69</sup> et emploie « colons » principalement dans un

60. S. BARING-GOULD, *Grettir the Outlaw, a story of Iceland*, Londres, Blackie and son, 1890, p. 195 : « *Also, that there was no government in the island, no central authority, and that the colonists lived much as do the first settlers now in a new colony which is not under the crown, or like the diggers at the gold mines* ». Sur cet auteur voir également, A. WAWN, *The Vikings and the Victorians. Inventing the Old Nord in Nineteenth-Century Britain*, Cambridge, Brewer, 2000, p. 298-299.

61. A. WAWN, *The Vikings and the Victorians...* (op. cit. n. 60), p. 96-100.

62. P. DU CHAILLU, *The Viking Age. The Early History, Manners, and Customs of the Ancestors of the English-Speaking Nations*, Londres, John Murray, 1889, p. VII-IX. Sur ce personnage, voir également A. WAWN, *The Vikings and the Victorians...* (op. cit. n. 60), p. 328-331.

63. La préface de son ouvrage sur l'âge viking comporte des remerciements appuyés à l'éditeur, John Murray, qui avait également publié son premier ouvrage *Explorations in Equatorial Africa* en 1861 (P. DU CHAILLU, *The Viking Age...* (op. cit. n. 62), p. XII).

64. P. DU CHAILLU, *The Viking Age...* (op. cit. n. 62), p. 26.

65. *Ibid.*, p. 24.

66. R. BOYER, *Le mythe viking dans les lettres françaises*, Paris, Éditions du Porte-Glaive, 1986 ; *Dragons et drakkars. Le mythe viking de la Scandinavie à la Normandie, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, J.-M. LEVESQUE (dir.), Caen, Musée de Normandie, 1996.

67. M. BLOCH, *La société féodale* (op. cit. n. 22), p. 48, 54, 77.

68. *Ibid.*, p. 48.

69. *Ibid.*, p. 47.



contexte de mise en valeur des terres par les nouveaux venus<sup>70</sup>. Frank Stenton, qui publie *Anglo-Saxon England* pendant la Seconde Guerre mondiale (1943), parle régulièrement de « colonies » scandinaves en Frise, aux Orcades et aux Shetland, en Irlande, dans le Nord et l'Est de l'Angleterre ou dans le Nord-Ouest du pays (péninsule de Wirral)<sup>71</sup>, de « colons » (*colonists*)<sup>72</sup> et, plus rarement, de « colonisation »<sup>73</sup> dans les chapitres qu'il consacre aux attaques vikings du IX<sup>e</sup> siècle, à la (re)conquête de l'Angleterre danoise par les rois anglo-saxon ou au Danelaw. Ce vocabulaire – qui n'est nullement exclusif – renvoie simplement à des implantations, plus ou moins durables, à des phénomènes de peuplement souvent associés à des indices onomastiques ou à des structures sociales. Le colon semble se distinguer ici d'autres acteurs scandinaves, plus éphémères<sup>74</sup>, et participe pleinement à l'élaboration des traits originaux des zones scandinaves de l'Angleterre.

Dans les travaux des historiens, des archéologues ou des linguistes contemporains, de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'usage d'une terminologie empruntant au registre colonial est courant, sans toujours revêtir une connotation spécifique et bien que beaucoup de chercheurs ne l'emploient pas, ou l'utilisent avec mesure. Il faut noter qu'on manque ici de points de repère, car, à ma connaissance, il n'existe pas d'étude sémantique consacrée à la production historiographique d'un auteur, d'une école ou d'une discipline particulière sur ce point. Les quelques jalons dessinés ici doivent être considérés comme des pistes qu'une étude ultérieure viendra ou non confirmer. Il s'agira pour nous, précisons-le, simplement de se placer d'un point de vue sémantique et historiographique, sans prendre parti dans les débats que soulèvent les phénomènes qui ont pu être qualifiés ainsi.

Une première tendance se dessine nettement. « Colonie » ou « colonisation » s'emploient régulièrement lorsqu'il s'agit d'aborder l'établissement de Scandinaves sur les terres des territoires occupés par les nouveaux venus, de suivre des phénomènes de « peuplement » dont on recherche la densité et les caractéristiques. On ne s'étonnera donc pas d'en voir un usage récurrent en rapport avec les études linguistiques, toponymiques et anthroponymiques qui ont, pendant longtemps, servi à argumenter (ou à mettre en doute) cet aspect de la présence des vikings. Les exemples sont nombreux, particulièrement pour les îles Britanniques, où les débats sur le nombre des nouveaux venus et la densité de leur implantation ont été particulièrement vifs, mais aussi pour la Normandie<sup>75</sup>. La colonisation décrit ainsi les étapes de la mise en valeur des terres<sup>76</sup>, les processus d'appropriation du sol, l'évolution des structures foncières consécutives à l'installation des vikings, des phénomènes de déprise agraire ou de mise en culture, l'influence de structures agraires ou de forme d'organisation de la vie rurale (supposées) d'origine scandinaves ou anglo-scandinave<sup>77</sup>. Pour la Normandie, elle est également mise en rapport avec les activités maritimes,

70. *Ibid.*, p. 47, 83.

71. F. M. STENTON, *Anglo-Saxon England*, p. 239 (Orcades et Shetlands ; Irlande), p. 242 (Frise) ; p. 269, 330, 524 (Nord et Est de l'Angleterre) ; p. 331-332 (Wirral).

72. *Ibid.*, p. 323, 330, 514, 519, 525.

73. *Ibid.*, p. 521.

74. Sur ce point, voir également J. NELSON, « Sir Frank Stenton and the Vikings », *The Stenton Lecture 2005*, University of Reading, 2005, p. 14.

75. L. MUSSET, « Un type de tenure d'origine scandinave en Normandie : le mansloth », *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts, et belles-lettres de Caen*, n. s. XII, 1952, p. 359-367 (rééd. in *Idem, Nordica et Normannica. Recueil d'études sur la Scandinavie ancienne et médiévale, les expéditions vikings et la fondation de la Normandie, Studia nordica*, I, Paris, Société des études nordiques, 1997, p. 441-446) ; « Aperçus sur la colonisation scandinave dans le Nord du Cotentin », *Annuaire des cinq départements de la Normandie*, CXI, 1953 (paru 1954), p. 34-37 ; « Colonisation scandinavo-anglaise en Normandie », *B.S.A.N.*, LII, 1952-1954, p. 175-177 ; « Pour l'étude des relations entre les colonies scandinaves d'Angleterre et de Normandie », in *Mélanges de Linguistique et de Philologie Fernand Mossé in Memoriam*, Paris, Didier, 1959, p. 330-339 ; « Naissance de la Normandie (V<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », in *Histoire de la Normandie* sous la direction de M. DE BOÛARD, Toulouse, Privat, 1970, p. 75-130, aux p. 101-106 (« La colonisation scandinave en Normandie ») ; « Participation de Vikings venus des pays celtes à la colonisation scandinave de la Normandie », *Cahiers du centre de Recherches sur les pays du Nord et du Nord-Ouest*, n° 1, 1978, p. 107-117 ; « Les problèmes de la colonisation normande sur l'estuaire de la Seine », *Annuaire des cinq départements de la Normandie*, 138<sup>e</sup> Congrès, 1980, p. 75-78. P. SAWYER, *Kings and Vikings*, Londres, Routledge, 1982, p. 100 : « Discussion on Scandinavian colonization, therefore, depends largely on the study on their influence on place names ».

76. G. FELLOWS-JENSEN, *Scandinavian Settlement Names in Yorkshire*, Copenhague, Akademisk förlag, 1972, p. 250-252.

77. G. FELLOWS-JENSEN, « Les noms de lieux d'origine scandinave et la colonisation viking de la Normandie. Examen critique de la question », *Proxima Thulé, Revue d'études nordiques*, vol. 1, automne 1994, p. 63-103 ; G. FELLOWS-JENSEN, « Les relations entre la Normandie et les colonies scandinaves dans les îles Britanniques à la lumière des noms de lieux », in *Les fonda-*



l'exploitation des ressources halieutiques ou la reconnaissance des zones littorales. Résumant ce que l'on pouvait savoir du phénomène en 1970, L. Musset, rappelait ainsi que « La colonisation paraît avoir revêtu trois aspects principaux : une colonisation d'encadrement, un peu partout ; une colonisation spécialisée, liée titielle, mettant en valeur des terroirs peu occupés ou déserts ; enfin une colonisation spécialisée, liée surtout aux activités maritimes et côtières »<sup>78</sup>. Enfin, raison de l'importance des données linguistiques pour ce type d'analyse, le questionnement se trouve parfois élargi à l'origine des colons et aux relations entre les zones d'implantation des vikings. Rien ne renvoie ici explicitement à une idée de subordination.

« Colonisation » a pu être employé pour souligner la diversité des activités des vikings<sup>79</sup>, en particulier pour suggérer ou démontrer que le mouvement viking s'est accompagné d'une implantation rurale. Dans un long article qu'il consacre à l'expansion des Scandinaves à l'Est de l'Europe (« Warfare, trade or colonisation »), l'archéologue suédois Ingmar Jansson insistait sur le fait que ni les activités guerrières, ni le commerce ne pouvaient expliquer la diversité et la distribution des artefacts de type scandinave découverts en Europe orientale. Il rappelait notamment que la société suédoise de l'époque était d'abord une société rurale et posait que la migration vers l'est avait été un mouvement dont l'ampleur avait été sous-estimée, impliquant non seulement des guerriers ou des marchands, mais également des paysans (*bönder*), avec leurs femmes et leur familles<sup>80</sup>. Notons enfin que « colonisation » peut être employé dans un sens classique de mouvement de mise en valeur et de peuplement du territoire, y compris pour qualifier des processus à l'œuvre en Scandinavie même, là aussi souvent à partir de données linguistiques ou archéologiques<sup>81</sup>. Le mot a pu renvoyer aussi à la pénurie supposée de terres en Scandinavie, afin d'expliquer la migration des vikings vers de nouveaux horizons<sup>82</sup>. Les motivations de la colonisation, au rang desquels viennent la force ou la faiblesse des rois, l'attitude des colons scandinaves et surtout la pression économique pour étendre les terres cultivées sont également évoquées par P. Sawyer dans un ouvrage devenu un classique des études vikings (*The Age of the Vikings*)<sup>83</sup>. C'est bien dans le sens de l'établissement sur de nouvelles terres, voire simplement dans celui de colonisation agraire, que le mot semble le plus couramment employé.

Jusqu'à l'heure actuelle, les travaux de synthèse dont le propos est plus large associent encore étroitement cet aspect à l'usage du terme colonisation. Dans le chapitre qu'il consacre à la « colonisation viking » dans *Viking Age England*<sup>84</sup> (2000), Julian Richard, revient sur les débats qui ont porté sur l'ampleur de la migration et aborde principalement les questions en lien avec l'implantation des nouveaux venus dans les campagnes anglaises, mais il traite de certains aspects de la présence viking en Angleterre, tels que les villes, les échanges, l'artisanat, la vie religieuses dans d'autres chapitres. Dans l'ouvrage qu'elle publie en 2007 sur *The Northern Conquest*, sur les vikings en Grande-Bretagne et en Irlande, Katherine Holman consacre un chapitre aux « colons » (« Colonists ») et aborde des sujets similaires, élargis ici aux villes, aux relations avec les populations celtiques, et avec une insistance plus marquée sur les phénomènes linguistiques. Elle déplore que beaucoup de questions importantes posées par la colonisation demeurent non résolues par les

*tions scandinaves en Occident et les débuts du duché de Normandie*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (25-29 septembre 2002), P. BAUDUIN (dir.), Caen, Publications du CRAHM, 2005, p. 225-239.

78. L. MUSSET, « Naissance de la Normandie (v<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », p. 103.

79. Neil Price (« The Viking Conquest of Brittany », in *The Viking World*, S. BRINK, N. PRICE (éd), Londres, Routledge, 2008, p. 458-461, à la p. 459) note la nature particulière de la « colonie viking en Bretagne » (*Viking colony in Brittany*), en ce que l'on y trouve pas les signes de ce qu'il appelle « l'ambition coloniale viking », habituelle dans d'autres espaces : « no external sign of the trappings of the Viking colonial ambition that are familiar from other areas of settlement: there is no trade, no coinage, no thriving market centres – there appears to be only war ».

80. I. JANSSON, « Warfare, trade or colonisation? Some general remarks on the Eastern expansion of the Scandinavians in the Viking Period », in *The Rural Viking in Russia and Sweden. Conference 19-20 October 1996 in the manor of Karlslund, Örebo*, P. HANSSON (éd.), Örebo, Örebo kommuns bildningsförvaltning, 1997, p. 9-64, en particulier p. 12, 26-27 ; 53-54. Plus récemment, notons que les conclusions de Fedir Androshchuk sur l'implantation scandinave dans la région de la Volga aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles – qualifiée d'« agricultural colonisation » – vont dans le même sens (F. ANDROSHCHUK, *Vikings in the East. Essays on Contacts along the Road to Byzantium (800-1100)*, Uppsala, Uppsala Universitet, 2013, p. 214).

81. S. BRINK, « Naming the land », in *The Viking World* (op. cit. n. 79), p. 57-66, aux p. 59-60.

82. G. JONES, *A History of the Vikings*, Oxford, Oxford University Press, 1968. L'index, à l'occurrence « colonization », renvoie à « see Land and landhunger » et l'auteur développe l'idée de problèmes récurrents de surpopulation et de manque de terres en Scandinavie (p. 196-197).

83. P. SAWYER, *The Age of the Vikings*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, E. Arnold, 1971, p. 174-176.

84. J. RICHARD, *Viking Age England*, Stroud, Tempus, 2000, p. 41-58.



sources écrites et cite ce qui lui semble être les principes interrogations, auxquels les témoignages linguistiques (toponymie, emprunt ou adoption de mots) peuvent apporter des éléments de réponse : où ? combien ? que se passa-t-il une fois les nouveaux venus établis ?<sup>85</sup>.

L'emploi d'un vocabulaire colonial semble moins fréquent lorsque l'on aborde des aspects plus généraux. Eric Christiansen englobait sous le mot colonisation la variété des processus conduisant à l'implantation des vikings à la suite de leur émigration<sup>86</sup>. On a pu désigner les sociétés des établissements vikings comme des « sociétés coloniales ». Ainsi pour l'Écosse, Barbara Crawford insiste sur le fait que la colonisation scandinave intervint dans des territoires déjà peuplés et produisit des sociétés différentes de celles qui existaient en Norvège ou sur les terres de l'Atlantique Nord. Elle décrit une *colonial society*, dont elle donne les caractéristiques : un caractère guerrier plus accentué (*more warlike*), mais aussi des colons (*Norse settlers*) plus ouverts aux influences venues du Sud (Angleterre, royaume franc) et surtout du monde celtique, une plus grande mixité culturelle et une plus grande proximité de certaines coutumes sociales (ex. en matière de mariage ou de fostering)<sup>87</sup>. Étudiant l'évolution de la langue norroise parlée en Angleterre, Matthew Townend, la rapproche de celle des « *colonial languages* »<sup>88</sup>. Plus globalement, l'attention portée aux formes de mixité culturelle, dont témoignent par exemple certaines productions artisanales ou monumentales, comme la sculpture sur pierre et les *hogbacks*, ont pu également être présentées comme le fruit d'une culture coloniale ou d'un contexte colonial<sup>89</sup>. La diversité des origines des « *colonial populations* » des terres de l'Atlantique Nord, notamment l'Islande, a pu être considérée comme un facteur favorisant l'affirmation de traits culturels nordiques comme moyen d'afficher, à des fins identitaires, une affiliation culturelle norroise<sup>90</sup>. La « colonie », comme lieu particulièrement favorable à certaines manifestations sociales (violence, mais aussi alliances et compromis) et aux interactions culturelles est un concept utilisé par les chercheurs travaillant sur le monde viking. Si cette terminologie n'est pas abondamment utilisée, elle semble témoigner de l'intérêt porté aux questions telles que le sort des populations locales, les stratégies des groupes de migrants, les formes de composition ou de compromis, les phénomènes d'intégration ou d'acculturation, l'accommodation, les « cultures en contact », les transferts culturels, l'altérité, l'ethnicité, les identités, la « diaspora » viking ou la mémoire, qui se sont invités sur l'agenda des chercheurs depuis une trentaine d'années. Le glissement des centres d'intérêt d'une histoire centrée sur l'implantation viking, sous ses différentes formes, vers des problématiques qui mettent en avant des perspectives et des

85. K. HOLMAN, *The Northern Conquest. Vikings in Britain and Ireland*, Oxford, Signal Books, 2007, p. 47-88. À la p. 87 : « They [= les sources écrites] do not answer many of the most important and interesting questions that this colonization raises : exactly where did they where settle, how many settlers there were, and perhaps more crucially, what happened once these people had settle in an area ».

86. E. CHRISTIANSEN, *The Norsemen in the Viking Age*, Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishers, 2002, p. 233-234.

87. B. CRAWFORD, *Scandinavian Scotland*, Leicester, Leicester University Press, 1987, p. 213-216. Notons, que pour une période plus tardive (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle), Barbara Crawford considère le *stofa* - un aménagement en bois dans la maison, apparu en Norvège au X<sup>e</sup> siècle puis qui se répand dans le pays aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles et fut ensuite introduit dans les dépendances nord-atlantiques de la couronne norvégienne (*skattlands*) - comme le produit de l'influence norvégienne, un « *colonial feature* » particulièrement associé aux hommes de pouvoir (B. CRAWFORD, « The Biggin Stofa: A Colonial Feature of North Atlantic Society », in *Viking Settlements and Viking Society. Papers from the Proceedings of the Sixteenth Viking Congress, Reykjavik and Reykholt, 16-23 August 2009*, Svava SIGMUNDSSON (éd.), Reykjavik, University of Iceland Press, 2011, p. 31-49).

88. M. TOWNEND, *Language and history in the Viking Age England. Linguistic relations between speakers of Old Norse and Old English*, Turnhout, Brepols (Studies in the early Middle Ages, 6), 2002, p. 184-185.

89. J. CARROLL, S. HARRISON, G. WILLIAMS, *The Vikings in Britain and Ireland*, Londres, British Museum press, 2014, p. 43 (« *distinctive sculptural "colonial" forms in some areas* » des îles Britanniques), p. 53 (« *colonial monuments* » comme les *hogbacks* ou la croix de Gosforth). Voir aussi J. JESCH, « The diasporic dead: modes of commemoration in the Irish Sea region in the Viking Age », communication présentée à l'atelier international de recherches sur les transferts culturels organisé par le CRAHAM, Caen, 9 novembre 2012, qui discutait l'expression de « *viking colonial monuments* » à propos des *hogbacks* et le CRAHAM, Caen, 9 novembre 2012, qui discutait l'expression de « *viking colonial monuments* » à propos des *hogbacks* et ceux des pays d'origine (« *home-s'*interrogeait sur les relations entre les monuments « coloniaux » (« *colonial monuments*) et ceux des pays d'origine (« *home-land* ») dans le contexte de la diaspora viking, sur ce point voir également J. JESCH, *The Viking Diaspora*, Londres et New York, Routledge, 2015, p. 80. Sur les clochettes norroise (découvertes en Angleterre, en Écosse, sur l'île de Man, au Pays de Galles, en Irlande, en Islande mais non en Scandinavie) présentées comme un « *Scandinavian colonial artefact* » : *ibid.*, p. 59 d'après M. SCHOENFELDER et J. D. RICHARDS, « Norse bells: a Scandinavian colonial artefact », *Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History*, 17, 2011, p. 151-168.

90. Orri VESTEINSSON, « Shopping for identities: Norse and Christian in the Viking-Age North Atlantic », in *Conversion and Identity in the Viking Age*, I. GARIPZANOV (éd.), Turnhout, Brepols (Medieval identities: socio-cultural spaces), 2014, p. 75-91, à la p. 77 pour la référence aux *colonial populations*.



méthodes tirées de l'anthropologie et de l'histoire culturelle sont sans doute en partie responsable de cette évolution. Notons tout de suite que cette historiographie (ou plutôt ces historiographies) ne semble pas particulièrement avoir été influencée par les études contemporaines sur le fait colonial et les recherches menées sur le terrain des *postcolonial* ou des *subaltern studies*, bien qu'elle croise régulièrement des thématiques qui leur sont chères. Enfin, dans bien des cas, « colonie » ne renvoie pas à une connotation particulière mais désigne tout simplement des établissements scandinaves et semble alors interchangeable avec ce mot.

J'ajouterais pour terminer que les entreprises vikings ont pu être parfois comparées à la colonisation grecque. Dans un article publié voici une quinzaine d'année, Klavs Randsborg (« Colonization: Greek and Viking ») a mis en parallèle les deux phénomènes, tout en rappelant que chacun relève d'un contexte spécifique et les difficultés suscitées pour l'application du concept de « colonisation » pour les entreprises vikings à l'ouest de l'Europe (qui sont les seules envisagées dans son article)<sup>91</sup>. Il en souligne les divergences, notamment du point de vue des rapports avec la « métropole » (la cité ou le territoire d'origine) et des aspects religieux ; mais il rapproche les deux expériences sur plusieurs points : le rôle du commerce et de l'artisanat, des places marchandes, la présence de formes d'égalitarisme et de sociétés fortement militarisées<sup>92</sup>, l'importance des voies de communications et des transports maritimes, la similitude des questionnements suscités (chronologie et phases de la colonisation, les raisons, le rôle du commerce et de l'artisanat, des populations allogènes). L'auteur pousse la comparaison assez loin, jusqu'à mettre en parallèle l'expansionnisme athénien du V<sup>e</sup> siècle avec les activités des vikings en Irlande, ou l'émergence des dynasties de l'Orient hellénistique avec les armées vikings qui opèrent à l'ouest dans les dernières décennies du IX<sup>e</sup> siècle. L'article est stimulant, parfois contestable<sup>93</sup>, et il est d'abord présenté comme un travail à finalité heuristique.

J'ai brièvement évoqué plus haut les *postcolonial studies* et cette comparaison des expériences grecques et vikings offre l'opportunité de s'interroger sur le déplacement du débat de la « colonisation » à la diaspora. En un mot, a-t-on assisté sinon à une « décolonisation » des vikings, ou du moins à l'émergence de lectures « décoloniales » ?

#### IV. « Décoloniser » les vikings ?

En 2003 Fredrik Svanberg publia un ouvrage intitulé *Decolonizing the Viking Age* qui, s'il ne traite pas spécifiquement de l'expansion des peuples scandinaves, inscrit néanmoins son propos dans le courant des *postcolonial studies*<sup>94</sup>. Il entendait démontrer comment l'historiographie du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle a construit et diffusé le concept de « Viking Age ». Cet « âge viking », devenu un paradigme, est décrit comme un système fortement influencé par les doctrines nationalistes de l'époque. Ce discours aurait, selon F. Svanberg, produit 5 axiomes qui ont été, pendant le XX<sup>e</sup> siècle, des cadres de lecture pour les sociétés scandinaves<sup>95</sup> :

- 1 : L'idée d'une homogénéité culturelle de la Scandinavie pendant la période viking.
- 2 : L'histoire de l'âge viking est d'abord celle des Danois, des Norvégiens et des Suédois et de leur pays. Elle est vue comme celle de communautés qui évoluent vers un processus d'unification dans leurs pays respectifs.
- 3 : Les principaux acteurs de cette histoire sont les rois et notamment les grandes figures qui conduisent à l'unité.

91. K. RANDSBORG, « Colonization: Greek and Viking », *Acta Archaeologica*, vol. 71, 2000, p. 171-182.

92. *Ibid.*, p. 180 : « They shared a measure of ideological egalitarianism (with an elitish varnish) and were both highly militarized and self-conscious societies, in fact, militarization remains a prerequisite for successful opposed expansion ».

93. Par exemple sur les liens avec les pays d'origine, qui auraient été plus étroits dans le cas des vikings ; par ailleurs on peut discuter de la compatibilité entre l'égalitarisme supposé des expériences grecque ou viking et les structures fortement militarisées des sociétés en question.

94. F. SVANBERG, *Decolonizing the Viking age*, 1, Stockholm, Almqvist & Wiksell international (*Acta archaeologica lundensis series in 8°*, 43), 2003, p. 28.

95. *Ibid.*, p. 97, 101.



4 : Les principales préoccupations de cette histoire concernent l'unification politique des pays scandinaves, les voyages des vikings et la christianisation de la Scandinavie.

5 : Enfin cette histoire est écrite principalement à partir des sources écrites que venaient illustrer les données archéologiques.

Cet « âge viking » pouvait ainsi être vu comme « un discours spécifique ou un monde de représentations, qui peut être compris comme un colonialisme du passé »<sup>96</sup>, entendons par là une entreprise de colonisation du passé. Au regard des différences qui existent entre les populations actuelles et anciennes de la Scandinavie, il était à peu près aussi absurde que les écoliers scandinaves entendent parler de « nos ancêtres les Vikings » qu'il était autrefois ridicule d'enseigner aux enfants des colonies françaises « nos ancêtres les Gaulois »<sup>97</sup>. Les représentations des anciens Scandinaves avaient été, en quelque sorte, pensées selon des processus qui n'étaient pas si éloignés de la construction de l'image de l'Orient et des orientaux dans l'esprit des Européens du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>98</sup>. Ainsi les hommes de ces temps reculés avaient-ils été « colonisés »<sup>99</sup>, non pas au terme d'une expédition militaire ou de la mise en place d'une administration coloniale, mais par leur intégration rétrospective dans un système de pensée et dans une histoire qui n'étaient pas les leurs, mais qui étaient le produit d'une construction intellectuelle reflétant les préoccupations des théories – notamment nationalistes – du XIX<sup>e</sup> siècle.

« Décoloniser l'âge viking » c'était donc se lancer dans une entreprise de déconstruction du paradigme. F. Svanberg propose donc des pistes pour une « déconstruction préliminaire », qui attaque les 5 axiomes énumérés précédemment. Il insiste sur les profondes différences, notamment culturelles, entre les hommes d'hier et ceux d'aujourd'hui. Ces hommes du passé sont cet « autre »<sup>100</sup> qu'il convient de regarder en mettant de côté les modes ou cadres de représentation construits par l'historiographie contemporaine, particulièrement les cadres temporels et les communautés (nationales – Suédois, Norvégiens, Danois – ou culturelles). Il défend en particulier l'idée que des communautés partageant des pratiques culturelles semblables ne coïncident pas nécessairement avec des communautés politiques et montre, à partir de l'exemple des pratiques funéraires, les profondes différences qui existaient au Sud de la Scandinavie. Ainsi « décoloniser l'âge viking » c'est tout d'abord déconstruire une représentation de ce « *Viking Age* » reconnu par l'historiographie des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles comme une période spécifique, qui présente une Scandinavie peuplée par des vikings uniformes, cohérente sur le plan temporel et homogène sur le plan culturel<sup>101</sup>. Selon ce schéma, décoloniser c'est d'abord déconstruire ; les colonisés ce sont les populations du passé dans lesquelles il faut reconnaître l'« autre » ; l'objet colonial est un temps, une période à laquelle des historiens ont donné une cohérence politique, culturelle et sociale qu'elle n'aurait pas eue.

Les propositions de F. Svanberg ont fait l'objet de débats, notamment autour de la notion de communauté de culture dans le monde viking. En 2009, Przemysław Urbańczyk critiquait sévèrement « le mythe de l'unité culturelle pan-scandinave » et appelait à remettre en cause le concept d'une « civilisation nordique » unique et homogène<sup>102</sup>. Il soulignait le paradoxe historiographique qui avait conduit à promouvoir cette civilisation nordique tout en mettant en évidence ses subdivisions en trois régions fondées sur des labels ethniques correspondants aux nations scandinaves modernes<sup>103</sup>. Il insistait alors sur les diversités locales et régionales, y compris pour des processus comme la christianisation, sur les nécessités d'en analyser les raisons et de promouvoir les études sur les caractères multiethnique des populations vivant dans le monde viking.

D'un autre côté, l'affirmation du concept de « diaspora viking » a eu pour effet de réhabiliter, pour une part, l'idée sinon d'une communauté culturelle du moins l'existence de traditions supra régionales dont les éléments culturels étaient partagés par des communautés vivant sur différents territoires qui ont été peuplés ou influencés par les Scandinaves à l'époque qui nous concerne. Cette émergence de la « diaspora

96. *Ibid.*, p. 11 « *"The Viking Age" is seen as a specific discourse, or world of representations, that can be understood as a colonialism of the past* ».

97. *Ibid.*, p. 13.

98. *Ibid.*, p. 22-28, 98.

99. *Ibid.*, p. 98.

100. *Ibid.*, p. 106.

101. *Ibid.*, p. 202.

102. P. URBAŃCZYK, « Deconstructing the "Nordic Civilization" », *Gripla*, XX, 2009, p. 137-162.

103. *Ibid.*, p. 138-139.



viking » en tant qu'objet d'histoire est récente. Une étape importante fut la tenue d'un *exploratory workshop* à l'Université de Nottingham, les 29-31 mars 2006, sur « Migration and transcultural identities in the Viking Age » appelant à l'étude de la « diaspora viking »<sup>104</sup>. La mise en place, peu après, du Viking Identities Network fut l'occasion d'approfondir les discussions et les deux premiers séminaires de ce réseau, en janvier et mars 2007, avaient pour thème « Myth and Cultural Memory in the Viking Diaspora »<sup>105</sup> et « Gender, Material Culture and Identity in the Viking Diaspora »<sup>106</sup>. L'une des propositions fut de discuter l'impact de la période viking en termes de diaspora, et non plus seulement en termes d'invasion ou d'expansion, l'utilisation du concept offrant, entre autres, la possibilité d'ouvrir plus largement la réflexion sur le genre, le rôle de la culture matérielle dans la formation des identités, les effets de la diaspora sur cette dernière<sup>107</sup>. La diffusion du terme diaspora aux communautés habitant les établissements vikings<sup>108</sup>, les réserves ou les questions suscitées par l'emploi du mot<sup>109</sup>, ont justifié de nouvelles réflexions.

Dans un article publié en 2012 (« Diaspora and Identity in the Viking Age »), Lesley Abrams s'est interrogée sur la pertinence du concept en soulignant la nécessité de prendre du recul par rapport à l'emploi du terme<sup>110</sup>. Partant d'une définition minimale<sup>111</sup> (« une communauté qui a émigré et reste visible dans la culture de la nation qui la reçoit »), elle ne minimise pas les difficultés à y recourir mais souligne la valeur herméneutique du concept (« an exploratory concept ») en ce qu'il nous permet de mieux comprendre les dynamiques culturelles de la période et retient que les « communautés scandinaves dispersées de la période viking agissent comme des diasporas »<sup>112</sup>. L'idée est ici que ces groupes de migrants disposaient d'un bagage culturel commun, qu'ils pouvaient adapter selon les circonstances pour produire des créations originales, mais suffisamment identifiables pour agir comme signe de reconnaissance et soutenir une identité collective. Plus récemment Judith Jesch, à partir de l'étude des formes de commémoration sur les régions bordant

104. « Migration and Transcultural Identities in the Viking age » (ESF SCH Exploratory Workshop, dir. J. JESCH et Ch. LEE, Nottingham, 29-31 mars 2006). Le rapport scientifique de cet atelier, disponible sur le site de l'European Science Foundation : <http://www.esf.org/activities/exploratory-workshops.html>. À la p. 7 : « An important result of the workshop was to encourage scholars to make their assumptions about Scandinavian identities explicit, rather than implicit, especially in studying the Viking diaspora ».

105. Pour une présentation de ce séminaire : J. JESCH, « Myth and Cultural Memory in the Viking Diaspora », *Viking and Medieval Scandinavia*, 4, 2008, p. 221-226. Le résumé des communications du séminaire tenu à Leicester (9-10 janvier 2007) est disponible à l'adresse suivante : <http://www.nottingham.ac.uk/english/csva/vin/seminar1>

106. Ch. LEE, « Viking Identities: Gender, Material Culture and Identity », *Viking and Medieval Scandinavia*, 5, 2009, p. 251-252.

107. M. L. STRIG SØRENSEN, « Gender, Material Culture and Identity in the Viking Diaspora », *Viking and Medieval Scandinavia*, 5, 2009, p. 253-269, en particulier p. 264-269.

108. D. GRIFFITH, *Vikings of the Irish Sea. Conflict and Assimilation AD790-1050*, Stroud, The History Press, 2010, p. 156 : « The term 'diaspora' gained some currency amongst those who would see Vikings as a distinctive supra-national group of migrants with specialized political and economic prowess ». « Norse diaspora » : K. J. EDWARDS, D. B. BORTHWICK, « Peaceful wars and pacific invaders: Irishmen, Vikings and palynological evidence for the earliest settlement of the Faroe Islands », *The Viking Age: Ireland and the West*, Papers from the proceedings of the Fifteenth Viking Congress, Cork, 18-27 August 2005, D. Ó CORRÁIN and J. SHEEHAN (éd.), Cork, Four Courts Press, 2010, p. 66-79, à la p. 66 ; P. HEATHER, *Empires and Barbarians*, 2010, intitulé le chap. 9 de son ouvrage « Vikings diasporas ».

109. P. BAUDUIN, « Migration, intégration, identités : les fondations scandinaves en question (Orient-Occident, VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle) », in *Des sociétés en mouvement. Migrations et mobilité au Moyen Âge*, XL<sup>e</sup> Congrès de la SHMESP (Nice, 4-7 juin 2009), Paris, Publications de la Sorbonne, 2010, p. 45-57. L'emploi du mot demeure parfois hésitant, sans réel fondement, simplement pour mettre en exergue des interactions culturelles – présentées comme un *diasporic background* – qui ont pu exister entre les migrants au moment de leur installation : cf. par exemple Steinunn KRISTJÁNSDÓTTIR, « The Vikings as Diaspora – Cultural and Religious Identities in Early Medieval Iceland », in *Viking Settlements and Viking Society. Papers from the Proceedings of the Sixteenth Viking Congress, Reykjavik and Reykholt, 16-23 August 2009*, Svava SIGMUNDSSON (éd.), Reykjavík, University of Iceland Press, 2011, p. 422-43 (« For this reason, it may be relevant to regard the Vikings as a dispersed unit, a Diaspora, that stretched over large areas of Northern Europe and America. A Diaspora is here understood to mean a population sharing a common ethnic identity, but that left freely or forced their settled territory and became resident in new areas », p. 430-431).

110. L. ABRAMS, « Diaspora and Identity in the Viking Age », *Early Medieval Europe*, 20, 1, février 2012, p. 17-38. L'auteur s'inspire des travaux de Robert Cohen (*Global Diasporas*) qui retient 9 points ou caractéristiques principales : dispersion, expansion (liée au travail, au commerce, à la colonisation), mémoire collective ou mythe à propos du pays d'origine, idéalisation du pays d'origine, mouvement de retour ou au moins fortes connexions avec le pays d'origine, conscience ethnique, relation particulière avec pays d'accueil, empathie avec les membres de même origine vivant dans les autres pays, possibilité d'une riche vie créative dans les pays d'accueil

111. *Ibid.*, p. 19 : « A bottom-line definition of a diaspora in current usage might be: any community that has emigrated and remains culturally visible in the receiving nation ».

112. *Ibid.*, p. 38.



la mer d'Irlande à l'époque viking<sup>113</sup>, mettait en exergue les expressions de la « conscience diasporique » (*diasporic consciousness*) comme support de nouvelles identités. Elle s'interrogeait sur les pratiques culturelles de la diaspora, qu'on ne peut réduire à une préservation des coutumes scandinaves mais où il faut considérer un processus dynamique de création culturelle originale, qui implique, entre autres, de ne plus seulement considérer les liens avec la Scandinavie mais aussi les connexions latérales entre les communautés de la diaspora. Dans un volume publié en 2015, elle en approfondit l'analyse en utilisant un spectre spatial et temporel plus large et une gamme plus étendue d'indicateurs<sup>114</sup>. L'un des éléments clefs de l'argumentation est la notion de continuité dont il existe suffisamment d'éléments révélés tant par les données matérielles que les pratiques culturelles, pour donner sa cohérence à la « diaspora viking ». Tout en tenant compte des différences locales et régionales, elle considère ainsi que la diaspora est précisément un concept qui permet de résoudre le paradoxe apparent entre continuité et variation<sup>115</sup>.

La « diaspora viking » apparaît donc comme un nouvel objet d'histoire. En même temps, il ne faut pas perdre de vue que cette émergence s'est faite sur fond de développement des études sur les diasporas (*diaspora studies*) depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Et que le concept même de diaspora a considérablement évolué au point de justifier la publication, par Stéphane Dufoix, d'une histoire des usages du mot<sup>116</sup>. Enfin, il ne faut pas perdre de vue que diaspora renvoie davantage à ce qui unit qu'à ce qui différencie le monde viking, alors que d'autres études ont au contraire souligné l'importance des différences régionales tout à la fois en Scandinavie et dans les territoires qui virent s'implanter des communautés nordiques.

### Conclusion

Il est temps de conclure. D'abord en confessant le caractère très incomplet de cette présentation dont les conclusions, en l'état, ne peuvent qu'être provisoires.

En premier lieu, l'emploi de « coloniser » et de ses dérivés ne semblent pas faire vraiment l'objet de débats. Certes, cette terminologie a pu être mise (de manière abusive) en regard des expériences coloniales des époques modernes et contemporaines, pour autant elle ne semble pas avoir contaminé le débat historiographique. J'y vois plusieurs raisons. D'abord, il y a eu, dans le passé nordique, une expérience du *landnám* suffisamment originale et décrite par les textes médiévaux pour limiter les risques de confusion avec les situations ultérieures. D'autre part l'utilisation du mot « colonisation » est restée souvent circonscrite pour décrire des phénomènes d'établissement, d'appropriation des terres, de peuplement. « Colonisation » a pu, paradoxalement, être employé pour mettre en valeur certains aspects (ex. culturels) d'un mouvement viking parfois réduit à la violence, à la guerre, au pillage. Enfin le schéma d'une métropole exploitant des terres colonisées ne tient simplement pas pour la période viking, tandis qu'une acception moderne de la colonisation associée à des formes de développement étatique paraît peu compatible avec les réalités du monde scandinave du temps<sup>117</sup>. Il faut ajouter que parmi les débats concernant l'histoire de la Scandinavie ancienne revient de manière récurrente le thème de l'« européanisation » de cet espace, sous la double influence des progrès du christianisme et d'un modèle d'État monarchique. Ce schéma de l'« européanisation » a pu être critiqué, en ce qu'il suggérait une expansion unilatérale d'un modèle « supérieur » importé depuis l'Europe chrétienne<sup>118</sup>.

113. J. JESCH, «The diasporic dead: modes of commemoration in the Irish Sea region in the Viking Age », communication présentée à l'atelier international de recherches sur les transferts culturels organisé par le CRAHAM, Caen, 9 novembre 2012.

114. J. JESCH, *The Viking Diaspora* (op. cit. n. 89).

115. *Ibid.*, p. 56.

116. S. DEFOIX, *La dispersion. Une histoire des usages du mot Diaspora*, Paris, Amsterdam Éditions, 2011. Un terme qui, selon Louis-Georges Tin, appartient désormais au « vocabulaire de la mondialisation » (L.-G. TIN, compte-rendu de S. DEFOIX, « La dispersion. Une histoire des usages du mot Diaspora », dans *Le Monde des livres*, 13 avril 2012, p. 8.)

117. Notons que J. Jesch utilise prudemment l'expression d'« ambitions coloniales » pour qualifier l'établissement des Scandinaves, pour en nuancer aussitôt l'emploi – jugé peu adapté au regard de la faiblesse de la notion d'État dans les sociétés nordiques –, admettant tout au plus que ces ambitions seraient au mieux un sous-produit de la diaspora viking qu'une des causes : « Nevertheless, it is doubtful whether a culture that did not have a developed concept of state could be said to have colonial ambitions. In any case, colonial ambitions could only be realised in particular circumstances, and are perhaps rather a by-product than a cause of the viking diaspora » (J. JESCH, *The Viking Diaspora* (op. cit. n. 89), p. 72).

118. P. URBAŃCZYK, « Deconstructing the « Nordic Civilization » » (op. cit. n. 102), p. 137 : « There is a tendency to label this process the "Europeanization" of the new territories, which suggests a unilateral expansion of the obviously superior model. I



Ensuite, il existe bien une tendance à « décoloniser » les vikings et à « déconstruire » leur histoire. J'ai longuement évoqué les travaux de F. Svanberg et le sens qu'il donnait à cette « décolonisation ». Un colloque tenu à Manchester en mars 2011 sur « Colonising, Decolonising and Postcolonising the Viking Age » va dans le même sens : il s'agissait d'abord (je cite l'argument) « de revisiter les Vikings à travers le prisme de la théorie postcoloniale afin d'ouvrir de nouveaux champs de recherches », au rang desquels figurent l'esthétique, la formation des identités, l'hybridité culturelle, le genre, la mémoire, l'apport des vikings dans la conscience historique, l'altérité, les représentations...<sup>119</sup>. Dans cette perspective, « décoloniser » c'est déconstruire et proposer l'exploration de nouveaux champs d'investigation fortement inspirés par les *cultural studies* et les *postcolonial studies*. Cette orientation « postcoloniale » reste cependant marginale dans l'historiographie actuelle de l'expansion scandinave à l'époque viking. Et surtout, les champs d'investigation qu'elle recouvre n'ont pas attendu ou n'ont pas besoin d'une étiquette postcoloniale pour être étudiés par les historiens des textes, les archéologues ou les linguistes.

Peut-on alors parler de lectures (dé)coloniales des vikings ? À mon avis, il faut répondre par la négative. Même si le vocabulaire « colonial » est fréquemment utilisé, il ne semble pas avoir imposé d'analogies assez puissantes pour imposer des grilles de lecture : il n'est nullement incontournable. L'impression qui prévaut est celui d'un empirisme qui laisse aux spécialistes du monde viking une marge de manœuvre somme toute assez large pour décider ou non d'utiliser cette terminologie, en fonction de leurs objets d'étude ou, tout simplement, de leurs habitudes académiques.

Pierre BAUDUIN  
Université de Caen Basse-Normandie  
Institut universitaire de France  
Centre Michel de Boüard  
CRAHAM (UMR 6273)

*would rather say that it when the new northern – and central- European Christian states entered the continental stage that Europe become Europe ».*

119. <http://www.post-col-med.leeds.ac.uk/?p=487>